

recueil des
textes
gagnants

*Concours
d'écriture*

PRENDS TA PLUME



Dour ha Stêrioù Breizh

Eau & Rivières
de Bretagne



Mon père aimait les oiseaux un peu comme d'autres aiment les gens.

Leurs couleurs, leurs formes, leurs chants et leurs silences aussi. Tout cela à la fois, peut-être. Mon père et ses manies de poète de nous emmener avec lui à travers les chemins au petit matin, à la rencontre «du monde derrière le monde» comme il disait.

C'était notre rituel, notre rendez-vous pris avec la vie. Tous les étés nous partions sur cette petite île dans le golf du morbihan. Nous avions les yeux grands ouverts des enfants qui embrassent la vie même, la vie dans les traces de leur père.

J'avais la petite douzaine peut-être, mon frère plus jeune, ma soeur devant. Nous étions là, vivants dans ce nouveau jour où il fallait être debout à 5h00, chaussures aux pieds et l'âme derrière nos yeux, aux aguets.

On partait avec nos lampes torches au frond et nos sourires au fond des poches, pour quand l'on verrait se dessiner le corps frêle d'un héron se dressant dans le soleil ou pour la grâce immobile des poules d'eau, des aigrettes. Ce petit peuple, ce monde d'eau et de vase, fait de verts et de bruns se découpant à l'infini dans le jaune d'or du jour prochain.

Tout cela nous fascinait bien sûr, tout autant que la promesse du chocolat chaud du retour, nous attendant dans les plis familiers de notre maison toute habillée de pierres et de paix.

Voir se transformer ainsi mon père, aussi était fascinant. C'était comme le rencontrer enfant, son âme s'élevant et se devinant sur son visage prêt au sourire et à l'embrasement total, magistral.

«Regarde, regarde-le bouger! Il nous a vu, tu vois? Il nous a senti...»

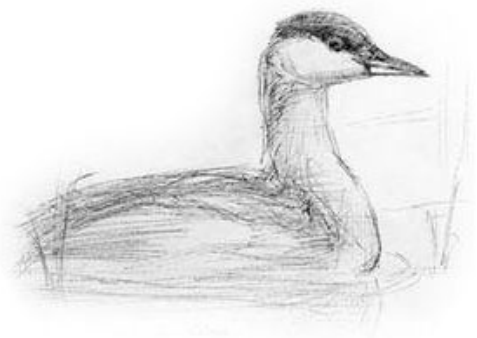
Toute cette paix, cette assurance aussi qui surgissaient dans le regard de mon père, ce parfum d'harmonie.

«Regarde!» Tant de vie soudain dans cet être humain qui renaissait au monde par la présence discrète des petits princes des eaux, tant de plaisir à vivre et à observer la vie. Oui, bien sûr que j'avais vu, bien sûr que j'avais senti...

On se levait tôt, c'était là, «c'était cadeau» comme on dit et maintenant que c'est derrière nous, ils nous reste nos yeux et parfois nos mots pour retrouver le chemin d'aurore qui menait aux oiseaux et du même coup au sourire et à l'âme de mon père.

Tout cela s'est gravé en moi, tout cela. Nos rires dans le noir bleuté des chemins, nos chants sur le retour à l'approche de la maison. Aucun cliché, aucune photo de ces temps jadis, ces temps suspendus entre 5 et 7h00 du petit matin. Juste une carresse sur mon âme, juste une plume déposée au creux de mon cœur. Une plume comme une promesse. Une promesse de vie, une promesse d'harmonie.

Morgan Rollando





*« Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou
Il côtoyait une rivière. »*

Jean de la Fontaine

Le Retour du Héron

Un héron cultivé avait lu La Fontaine.
Son jugement final : « Mais pourquoi tant de haine? »
Ecrivit-il dans le Canard.
« Que lui avons nous fait, moi et tous mes semblables?
Sans plus se renseigner il nous conte des fables,
Se croit malin comme un renard.
Sur les bancs de l'école, et des générations,
Tous les petits français se font des opinions
Sur ma famille fort détestables.
Car bonjour les clichés! Le Héron « dédaigneux »,
Comme la pie « bavarde » et le paon « vaniteux »,
Sont Vérités « indiscutables ».
Et puis délit de faciès : Longs pieds, longs becs, longs cous,
Emmanchés qui plus est. Il est vrai que chez nous
Élégance rime avec naissance.
Alors que ce copieur, qui Ésope pilla,
Par son honnêteté non Jamais ne brilla
Mais plutôt par sa malveillance.
Ainsi donc je profite de cette tribune offerte
Pour lancer pétition et puis aussi alerte.
Cigognes, hiboux, pigeons, corbeaux
Tous sont avec moi. Contre cet homme à fables
Il est temps de cesser de se montrer affables
Pour le traiter de noms d'oiseaux.
J'exhorte les animaux à crier sans délai :
La Fontaine, de ton eau, jamais je ne boirai!
Et la Mouette Rieuse d'ajouter : « Héron! Héron! Petit Patapon! »

Philippe FONCHIN

Je ne suis pas photographe, je ne suis pas ornithologue, pourtant... je suis toujours extrêmement fière lorsqu'il m'arrive de glisser, dans une conversation de bord de mer, « ah non, ça ce n'est pas une mouette, c'est un goéland, oui oui, d'abord il est beaucoup plus gros, et puis regarde, sur le bout de son bec il y a cette petite tâche rouge, on ne peut pas se tromper... ».

A l'origine, il y a une curiosité, empreinte de respect, pour ces animaux à plumes qui peuvent se percher là où nous autres, animaux terrestres, ne pouvons que lever les yeux...grimper, ou inventer des machines qui nous permettent d'avoir autant de hauteur qu'eux dans notre manière de regarder le monde. En bonne parisienne, j'ai passé des heures à admirer la parade des pigeons ramiers (rrrou-rrrou, tourne tourne, rrrrou-rrrou) sur les rebords du grand bassin du jardin du Luxembourg, et le vol suspendu du faucon crécerelle, à l'affût du rat des villes sur les vagues de toits gris.

Et puis j'ai fait ma migration moi aussi, mais je ne suis jamais revenue. J'ai émigré en Bretagne, dans la forêt de Brocéliande.

Un matin de déviation pour travaux, au bord de l'étang du Pas du Houx, j'ai stoppé mon moteur et je suis descendue de voiture. Les oiseaux étaient là, posés sur l'eau. Le silence était bruyant de leurs bruissements : ils glissaient, ils décollaient et revenaient dans un bruit de plumes et d'éclaboussures, libres et sauvages. Ils plongeaient sous la surface, agitant leur croupion comme un plongeur indique son emplacement. Des longs becs, des petits becs, des hauts sur pattes, des rasibus, et des hérons cendrés, les seuls qu'alors je pouvais nommer...

Un dimanche de pluie, mes enfants ont sorti d'un tiroir un jeu de sept familles...sur les oiseaux aquatiques, que je leur avais offert et qu'ils avaient trop vite rangé. D'abord il y eut une sorte d'ennui teinté de rires «mais qu'est-ce que c'est que ce nom...la foulque macroule ??? », puis, au fût et à mesure que les familles se constituaient dans leurs mains, il eut une concentration respectueuse, une application frénétique à lire chaque nom avec soin, le grèbe huppé, la sarcelle d'hiver, l'avocette élégante, la cisticole des joncs...la locustelle tachetée!

Imperceptiblement, ces oiseaux aux noms improbables sont devenus familiers. Mes ados connectés ont cherché sur Google à quoi ressemblait vraiment un grèbe huppé...j'ai murmuré « vous savez, je sais où nous pouvons le voir en vrai »...scintillement des pupilles, naissance d'un intérêt inattendu...puis emprunt de jumelles à un pote ornitho...et début d'une vraie aventure.

D'étang en étang, ils ont scruté, ils se sont tus, ils ont rampé, et ils l'ont rencontré enfin, le grèbe huppé ! Ils ont fait des photos et une fiche, ils ont attendu le printemps pour observer les touffes de plumes rousses, ils ont cherché les nids (en vain), ils ont respiré et ils ont ri.

Puis l'automne est revenu, et le jeu est ressorti du tiroir... et ils ont mis de côté une nouvelle carte...l'algrette garzette...si gracieuse, si blanche...et nous sommes allés la chercher plus loin, vers le Golf du Morbihan. Nouvelles photos, nouvelle fiche. Pris dans ce qui leur apparaît comme un jeu ils ne réalisent pas qu'ils sont sortis, sortis du confinement de leurs chambres, sortis dans le monde réel. Ils parlent de préservation d'écosystème, ils ramassent les déchets laissés par les promeneurs inconscients, ils appartiennent à nouveau à leur Terre.

Sans rien suggérer, sans les influencer, je les emmène vers ces noms farfelus où nous attendent becs et plumes, marais, plages et rivières. Ils ont voulu des bottes, des carnets vierges et des écharpes.

Sans le savoir, sans en réaliser la portée, ils sont devenus militants, amis des oiseaux, et à travers eux, protecteurs de la Planète.

J'en suis fière.

Yaël Lemant





Soudain, dans le calme d'un dimanche après-midi d'automne, un cri sur la terrasse! C'est ma femme, effarée par le cadeau emplumé que vient de lui rapporter si fièrement notre chat. Arrivé à sa rescousse, je fais lâcher prise au félin ornithophage. Celui-ci, vexé par le peu d'enthousiasme que nous manifestons encore une fois à l'égard de ses prouesses cynégétiques, s'en va bouder ostensiblement.

La victime se révèle être une poule d'eau. Je crains un moment être intervenu trop tard car la gallinule demeure inerte et flasque. Mais sans doute n'était-ce là qu'un réflexe d'auto-protection pour décourager la virulence du prédateur. J'ai alors tout loisir de l'observer avant qu'elle ne recouvre ses esprits. C'est une juvénile au plumage ingrat qui n'a pas encore l'élégance du costume noir moiré de l'adulte, rehaussé d'une caroncule rouge, telle la légion d'honneur au revers de l'habit d'un sous-préfet. Ce qui me frappe encore une fois, c'est la disproportion de ses pattes, notamment de ses doigts, qui ont un je ne sais quoi d'arachnéen. Un peu plus tard, après m'être assuré qu'elle a complètement récupéré, je la remmène vers la vieille mare voisine, vestige d'un temps où les troupeaux s'abreuvaient librement. Les délicates rides concentriques qui troublent le miroir des eaux brunes à notre approche laissent penser qu'elle y est attendue par quelques congénères. Une fois relâchée, ce sont en effet les mêmes rides que provoquent ses pattes. Loin de l'encombrer, elles lui permettent de se faufiler et de disparaître rapidement dans le réseau de saules et de roseaux qui envahissent le point d'eau où les vaches ne viennent plus boire.

A quelques mètres de là, aussi blancs que ma protégée était brune, c'est une compagnie de hérons garde-boeufs qui patrouille attentivement au milieu du troupeau de vaches laitières au pré, donnant un peu plus à notre bocage desséché un air de savane africaine. Un peu à l'écart se tient un héron cendré qui, à la manière d'un vieil officier, aussi chamarré que désabusé, observerait la manoeuvre de ses cadets, fraîchement débarqués de lointaines provinces. Tous ces orgueilleux échassiers n'ont que faire du destin de la mare et de ses modestes habitants. Ce soir, ils rejoindront le plan d'eau de Cantache. Ils y retrouveront peut-être le messager du dieu Thôt, à moins que ce ne soit celui du réchauffement climatique, l'ibis sacré, dont l'apparition, m'a tant surpris il y a quelques jours.

Décidément, les temps changent! L'étang change...

Jean Paul Hany



L'aigrette garzette

Ah ! quelle beauté ! Voilà, c'est dit, garzette ! Enfin, c'est murmuré, il ne faut pas que je t'effarouche ! Ne fais pas l'innocente ! Comme si tu ne cherchais pas le compliment ! Immobile, bien droite dans ta robe blanche, ton long cou recourbé. Tu poses là, perchée sur une patte, longue, noire, l'autre repliée sous ton ventre, les doigts ballant négligemment. Quelle élégance ! Ton aigrette seule s'agite dans la brise, coquette, ainsi que le duvet de ton jabot qui gonfle ta poitrine.

Tu joues les esseulées, coite, mais la discrétion n'est pas ton fort. Impossible de ne pas te remarquer, éclatante de blancheur. Tes plumes renvoient la lumière du jour comme la neige sous un soleil d'hiver. Ta seule compagne est ton reflet parfait dans les eaux vertes, paisibles que tu affectionnes. Tu es aux antipodes des goélands lourdauds qui raillent vulgairement plus loin en se laissant porter par le courant. Voilà que tu bascules ton corps et t'ébranles, tête baissée. Ton cou s'étire et se fléchit au rythme de tes pas. Il donne la cadence. Tu fréquentes les rives limoneuses de la rivière, tu n'ignores pas comme elles sont poissonneuses mais tu restes délicate ! Tu soulèves haut les pattes l'une après l'autre, lentement. Tes doigts jaunes semblent gantés comme pour se préserver des salissures de la vase dans laquelle ils doivent inlassablement plonger.

Tu reprends la pose, aux aguets. Je le vois : ton œil jaune, mobile, surveille les alentours ! Méfiante, la belle ! Mais qui devrait se méfier ?

N'es-tu pas hamachée d'un poignard en guise de bec ? Quel bec ! Noir comme l'ébène quand tu es immaculée. À peine distingue-t-on une touche bleutée à sa base. C'est cela : tu es trompeuse, tout en contraste. Ainsi ta verticalité défie les lois de l'équilibre tandis que ton long bec pointe vers l'horizon.

Rassurée, tu reprends la chasse. Tes coups de bec dans l'eau - peu profonde, n'est-ce pas, tu n'aimes pas mouiller tes plumes – ne trompent personne. Ils sont vifs et efficaces. À peine quelques éclaboussures et la proie est saisie.

Mais tu as l'ouïe fine. Des randonneurs bavardent sur le sentier, ils te dérangent. Tu t'élances en avant, rompant ton équilibre, et tu déploies tes ailes amples, les pennes bien écartées prenant un maximum d'appui sur l'air. Tu étends tes longues pattes fines le long de ton corps et tu t'envoles dans un frou-frou soyeux, bec en avant. La puissance de ton corps gracie se révèle alors, incarnée par ta grande envergure quand tu t'élèves dans le ciel anthracite.

Tu t'éloignes, impavide. Tu sais déjà que tu trouveras, dans les méandres de la rivière, un autre lieu, solitaire.

Nelly Ropart

Un monde parfait

Il s'était endormi aux bords de la rivière. L'herbe sentait la mousse et la menthe sauvage. La pêche avait été bonne. Il avait rejeté à l'eau une bonne dizaine de truites. Tout à l'heure, il avait admiré le ballet des canards, fendant l'eau, suivis de leur lumineux sillage. Il s'était amusé de leur caquetage, auquel répondait le sifflement du cygne blanc, élégant et hautain. Un grèbe castagneux avait joué à cache-cache, plongeant pour apparaître un peu plus loin. Un petit oiseau avait bien voulu faire une démonstration de vol au ras de l'eau, presque en silence.

Que la vie était belle. Tout était propre et lisse. Plus de microbes ni de virus. Plus d'insectes. Bref, plus d'animaux. Même d'élevage.

Et les oiseaux? Le IDIA (institut de développement de l'intelligence artificielle) en avait créé de si beaux qu'ils imitaient à s'y méprendre leurs lointains ancêtres. Tout y était, jusqu'au moindre détail : Les petites virgules sur le croupion du colvert, le masque de la sarcelle d'hiver, le plumage doux et épais du grèbe huppé.

Ces petites merveilles attrapaient de faux moustiques et des poissons factices. Et elles chantaient, bien sûr.

On le retrouva mort, les yeux crevés. D'autres encore suivirent.

C'est ainsi que commença la révolte des robots, en 2060.

Marie Luce Renier



Lettre à Martin

Mon très cher Martin,

Il y a de cela plusieurs jours déjà, je t'ai aperçu, concentré, immobile. De tes yeux attentifs, nul ne pouvait échapper à ta surveillance.

Combien de temps ai-je pu rester là à t'observer, silencieuse, n'osant le moindre mouvement sous peine de te perturber.

Puis soudain, tu piquas la tête la première dans l'eau. Tu refis surface à peine quelques secondes plus tard avec ton trophée, vainqueur. Tes habits de ciel d'été et de crépuscule perlèrent de quelques gouttes encore, avant de se voir secoués, enfin secs.

Je te vis quitter ton poste d'observation pour te diriger vers une petite cavité de la berge où devait attendre ta belle et tes petits. Je t'imaginais alors donnant la béquée à tout ce petit monde. Combien pouvaient-ils être ?

Un sourire naquit sur mes lèvres, j'étais libérée de ton hypnose. Une béatitude enfantine m'enveloppa. Je repris mon chemin.

Le lendemain et les jours suivants, je suis revenue pour te voir, ressentir à nouveau ces émotions, cette douce chaleur m'envahir. Les jours défilèrent ainsi, l'un après l'autre et immuables, à ta recherche, dans la hâte de te voir.

Pourtant, aujourd'hui, je me présente à toi, non pour t'observer mais te demander pardon.

Tu as su, tout au long de ces journées, partager avec moi la beauté de ton environnement, le bien-être et le réconfort. Et pourtant, je n'ai rien fait pour toi et les tiens.

Alors même que je percevais le danger, j'ai laissé ces gens piétiner le toit de ta maison. Tu y étais, à nourrir ta chaire et ton sang.

Sous leur poids, ta chambre nuptiale est devenue chambre funéraire.

Je viens pour la dernière fois aujourd'hui, sur ta tombe ensevelie, espérant, désespérément, que tu acceptes de pardonner mon immobilisme et leur inconscience.

Mon très cher Martin, pardonne-moi !

Adieu!

Céline Alix



C'était sur les bords de l'Ille. En cet endroit paisible, la rivière semblait somnoler paresseusement entre ses rives richement parées de verdure : saules, chênes, cornouillers, noisetiers, frênes, étalaient leur large chevelure jusqu'à frôler l'eau. La campagne avait à peine commencé à s'éveiller du songe de la nuit que déjà on percevait dans les branchages nombre de signes d'une activité mystérieuse : des bruissements feutrés, des pépiements timides, des caquètements étouffés. Dans la sérénité de l'aube naissante, tout un petit monde emplumé s'agitait. Chacun à sa façon saluait l'arrivée d'un jour nouveau. Les pinsons effrontés, les moineaux un brin plus sérieux, les remuantes mésanges, les élégants chardonnerets, les furtifs troglodytes (ô combien mignons !) lançaient vers le soleil, un mélange de trilles joyeux, de gazouillis mélodieux, de ritournelles cadencées. Leurs vocalises se muaient en une partition haute en diversité de sons harmonieux, à laquelle répondaient les roucoulements langoureux d'un couple de tourterelles. Tandis que là-haut, tout là-haut, perché sur la branche la plus haute d'un châtaigner probablement centenaire, tel un soliste majestueux dans sa somptueuse livrée noire, un merle répétait sans jamais se lasser, sa phrase musicale et élaborée.

Voici que silencieusement, portée par le courant léger, s'approchait une famille colvert, maman cane en tête, suivie de ses rejetons insoucians mais respectant sagement l'ordre de la file.

La cane les dirigea vers un espace ensablé de la berge pour une halte au soleil. C'était un bonheur de regarder ce petit monde s'ébrouer, se secouer les plumes, se bousculer avec amusement.

Soudain, un bolide merveilleux tout d'orange et de bleu vêtu, surgit au ras de l'eau. Vif comme l'éclair, monsieur Martin, Pêcheur de nom et de renom, apparaissait, comme l'artiste venant saluer son public après le spectacle.

Je suis retourné dans ce havre paisible et ravissant quelques années plus tard. Je n'ai pas reconnu l'endroit. Plus de saules, chênes, cornouillers, noisetiers, aulnes... à la place, des moignons noircis, vestiges d'anciens troncs ; des branchages déchiquetés qui ne donneront plus de feuilles ; des arbustes décapités qui n'accueilleront plus jamais aucun nid de volatile. Derrière le monticule délabré, qui n'avait plus le nom de talus, on apercevait à l'infini, un champ de blé, immense, mais sur son pourtour, rien pour rappeler un quelconque spécimen de feuillage, ni de verdure. Dans l'espace aérien, rien non plus pour rappeler une créature à plume. Ah, si tiens ; quelques corneilles voletaient ici et là. Mais il me semblait qu'elles volaient le ventre en l'air...

Les hommes n'aiment pas les oiseaux ; ils sont jaloux de leur liberté, de leur aisance dans les airs, de leur grâce et de leur charme. C'est pour cela qu'ils détruisent les arbres, pour qu'ils ne puissent plus y trouver d'abris.

Bûcherons, coupeurs de bois, saccageurs de campagne, vous avez sans doute mille bonnes raisons d'araser les talus et d'abattre les arbres, moi j'en ai deux mille de les préserver.

Jerome Rivasseau





Dernier soupir
(en souvenir du 12 décembre 1999)

Petit oiseau triste et sincère,
Quand le bateau s'est échoué,
Petit habitant de l'estuaire,
Cet accident m'a condamné.

L'écume noire du naufrage
Autour de moi s'est resserrée,
Emprisonnant mon doux plumage,
Empoisonné par ce baiser.

Pourquoi me taire ou vous mentir ?
Si demain je ne suis plus là,
Je sais que d'autres vont périr ;
D'autres victimes d'Erika.

Étreinte fatale, mortel poison,
Une peine bien méritée ?
Pourquoi si tôt l'ultime prison ?
Je sens mes forces diminuer.

Petit oiseau triste et sincère,
Quelle ironique destinée :
Moi qui me nomme Sarcelle d'hiver,
Ne connaîtrai jamais l'été...

Gaelenn Gouret

Le Rara avis aquarium

Le Rara avis aquarium, plus connu sous le nom d'oiseau d'eau, est un volatile peu étudié. En effet, comme son nom l'indique, il est composé d'eau et donc transparent, invisible la plupart du temps. Son observation n'est possible qu'avec des conditions météorologiques optimales c'est à dire dans la brume, la fumée ou dans un air raréfiée.

L'existence du Rara avis aquarium est pourtant attestée dès la plus haute antiquité. On le trouve aussi bien dans les mythologies des tribus korowai de Nouvelle-Guinée que dans celles des tchouvaches de Sibérie. Mais, c'est au célèbre naturaliste allemand le baron Alexander von Humboldt que nous devons sa première description en 1802 lors de l'ascension du volcan andin Chimborazo, l'altitude ayant favorisé l'observation. Ses confrères mirent cependant cette découverte sur le compte du manque d'oxygène et de la prise de coca. D'aucuns prétendent que l'écrivain britannique H.G. Wells en vit au sortir d'une fumerie d'opium sur les docks londoniens et que cette rencontre lui inspira un de ses chefs d'oeuvre l'homme invisible. Cet incident reste cependant mal documenté. De nombreux spécimens furent ensuite signalés, dans les années 1970, par des étudiants américains. Aperçus à la tombée du jour, sur des plages californiennes, ils furent décrits comme des animaux liquides roses (l'effet coloré étant probablement dû au coucher du soleil), aux mouvements ondulants, et aux chants mélodieux. Curieusement ces observations, pourtant extrêmement détaillées, ne furent jamais publiées. Il fallut attendre 2018 pour qu'une jeune biologiste brestoise, en recherche de bécasseaux variables (*Calidris alpina*) nubles, en signale de nouveau. Grâce à la réverbération des rayons lumineux sur les gouttelettes de crachin, elle distingua nettement les silhouettes des oiseaux d'eau dans le faisceau du phare à la sortie d'un estaminet d'Ouessant. Ces observations ne furent, une fois de plus, pas prises au sérieux.

Pourquoi les autorités veulent-elles cacher au public l'existence des oiseaux d'eau ? Leurs capacités d'invisibilité seraient-elles secrètement étudiées, et si oui, par qui et dans quel but ? Le mystère reste entier. C'est pourquoi nous remercions Eau & Rivières de Bretagne de mettre en lumière, malgré les risques encourus, ces merveilleux volatiles. Et gageons que l'année prochaine nous aurons à traiter d'une autre espèce méconnue et fragile : le poisson d'air (piscis aérium).

Béatrice Treguer



recueil des
textes
gagnants

*Concours
d'écriture*

SCOLAIRES





Pourquoi le butor étoilé souffle-t-il comme un bœuf?

Quand la terre était encore toute jeune, le butor étoilé n'avait pas du tout le même chant et il était très différent d'aujourd'hui.

Son plumage était bleu turquoise orné d'argent. Ses pattes étaient multicolores. Il ne faisait jamais aucun effort car il était assez paresseux. Il volait très haut dans le ciel et son nid était posé sur les nuages. Il était toujours entouré de ses amis et ils jouaient tous ensemble à cache-cache avec la lune et les planètes. Son chant magnifique remplissait la nature de joie.

Et en ce temps-là, les étoiles n'habitaient pas dans les cieux, elles vivaient sur la terre, parmi tous les animaux.

Cela ne leur plaisait pas du tout et les bêtes non plus ne trouvaient pas cela agréable.

Là où étaient les étoiles, elles brûlaient tout ce qu'elles touchaient. Les animaux fuyaient les étoiles qui en étaient très tristes. Elles restaient toujours toutes seules, dans les marais, au milieu des roseaux et des grenouilles, pleurant à cause de leur malheureuse situation et souhaitant s'en aller autre part. Ce qu'elles auraient préféré, c'était d'aller tout au bout de l'univers.

Mais comment y parvenir ?

Les étoiles n'avaient alors qu'un seul ami, c'était le butor étoilé. Quand le héron vit ses amies se désoler et qu'il apprit ce dont elles rêvaient, il leur offrit son aide :

« Puisque vous voulez aller au ciel, je vais vous y mener, asseyez-vous sur mes plumes ».

Les étoiles le remercièrent et, sans attendre, lui sautèrent sur le dos. Le butor étoilé prit son envol, mais même avec ses ailes puissantes, le bout de l'univers était bien loin. Et les étoiles, installées sur son dos, lui brûlaient les plumes. Il se mit à crier tellement fort que sa voix se déforma. Quand il n'y put plus tenir, il s'arrêta et demanda :

« Descendez, étoiles, vous me brûlez le plumage et je commence à avoir mal à la gorge ». Mais les étoiles ne bougèrent pas, craignant que l'oiseau ne les laissât là.

Elles se cramponnèrent au plumage de leur monture et y restèrent agrippées jusqu'à ce que le butor étoilé reprenne son vol.

Il se mit alors à souffler comme un bœuf. Il fit de tels efforts qu'il parvint à déposer ses amies dans une galaxie lointaine. Mais ses cordes vocales avaient beaucoup souffert.

Arrivées à cet endroit, elles sautèrent directement du dos du butor étoilé dans les cieux. Depuis ce jour, les étoiles vivent en paix et en harmonie dans l'espace.

Quant au butor étoilé, désormais il a des taches noires en forme d'étoiles sur ses plumes dorées. Ses pattes sont devenues vertes comme les roseaux des marécages. Il doit maintenant se nourrir lui-même de poissons, d'insectes et de petites bêtes. Il ne peut plus voler très haut ni très loin après tous les efforts qu'il a fournis lors de son voyage intersidéral et à cause de ses ailes brûlées.

La nuit, immobile durant de longues heures, il appelle les étoiles, en tendant le cou et en pointant le bec vers le ciel. Lui seul comprend leur scintillement et seules ses amies savent déchiffrer les messages éphémères qu'il trace dans la vase de ses longs doigts jaunâtres.

Il vit donc en solitaire, camouflé dans la roseraie, parce que tout le monde a peur de lui en entendant son souffle étrange et mélancolique.

Et c'est depuis ce temps-là que son cri ressemble à celui d'un bœuf. . .

Conte des origines écrit par les CMA du Bel air de Pluméliau en novembre 2018





Le noble oiseau blanc

Au~dessus d'un étang,
Léger tel un flocon,
Volait un bel oiseau blanc,
Il cherchait du poisson.
Son long cou, son bec jaune, ses larges ailes
Lui donnait une allure des plus belles.
Nichant sur les branches élevées,
L'aigrette nourrissait ses bébés.
Gare à celui qui voudrait la chasser,
Ses plumes sont désormais protégées,
Elles n'orneront plus les chapeaux des mariées.

Ninon Dupé
(6ème Genêt, collège St Yves, Mordelles)





Bonjour je me présente je m'appelle Martin et je suis un Martin pêcheur d'Europe. Je fais partie de la famille des Alcedinidae. Je pense avoir toutes les qualités pour faire ce métier. Je suis un bon indicateur naturel de la qualité d'un milieu aquatique.

Mais bien sûr je vais un peu plus approfondir pour vous montrer mon ambition. Je niche dans un terrier creusé habituellement dans la berge d'un cours d'eau, au cas où je devrai travailler hors du bureau. Mais je ne suis pas disponible pendant la parade nocturne, en effet comme vous devriez le savoir avant la nidification, nous les martins pêcheurs, nous faisons une parade nocturne qui comporte de bruyantes poursuites aériennes (mais ne vous inquiétez pas je sais me faire discret), nous volons de temps à autre au ras de la surface de l'eau et au dessus des arbres riverains (c'est un procédé que nous faisons nous les martins pêcheur pour séduire, mais ça vous devriez le savoir). Nous pouvons faire ça pendant de longues heures jusqu'à ce que je lui présente un endroit où nicher (vous pouvez constater que suis un grand séducteur et je pourrais vous être utile).


Pour la cantine vous savez je mange de tous, mon menu est principalement composé de petits poissons tels que les vairons, épinoches, chabots, truites, vandoises, chevaines, perches, brochets et loches franges. Je peux guetter mes proies d'un perchoir pas plus haut que trois mètres. Une fois que j'ai repéré, je plonge presque verticalement, les ailes allongées, vers l'arrière. Je frappe violemment ma victime contre une branche pour l'assommer avant de l'avaler (ne vous inquiétez pas je ne suis pas du genre violent).

Nous les martins pêcheurs, on se rencontre au bord des eaux calmes, propres et peu profonde, plutôt abrités du vent et des vagues (nous sommes très exigeants). Nous avons notre place dans la chaîne alimentaire car nous régulons la population des poissons.

C'est pour ça que je vous demande si vous voulez bien me prendre dans votre magnifique entreprise.

Cordialement Martin le martin pêcheur





Le canard colvert vole
au ras des rivières
pour chasser les lumières.
Au-dessous des nuages
il descend sur la terre ferme
c'est un garrot à œil d'or.
Un foulque nage
toute près de l'arbre
sur la rivière.
Furtivement
je rase l'eau
comme un martin pêcheur.

Le cygne s'envole
la rivière coule
le ruisseau pleure.

Le goéland marin
Vêtu de ses plumes noires et blanches
vole au-dessus de l'écume de l'océan.

Au bord à la Rabine
le chien aboie
les bernaches s'envolent.
Un combattant sur la berge
observe au loin
une tempête.
Le froid
l'échasse blanche
et le ciel.

Petit oiseau au bord de l'eau
en l'air la mouette rieuse domine
plutôt maligne pour sa taille.

Sur le littoral
te harle huppé vole rapide
les ailes en arrière.

Quand l'hiver est là
les rouges-gorges
Sont chez nous

Le héron s'est posé
patte dans l'eau
prêt à chasser.

Vole, vole, Ibis sacré
dans le ciel du Morbihan
dès la nuit tombée.

Un canard flotte sur l'eau glaciale
ses petites pattes gèlent
comme un glaçon.

La buse déploie ses ailes
et d'un battement puissant
s'envole.

Petit oiseau au collier sombre
s'agite sur la plage
de la petite mer.

Le cormoran repu
étend ses ailes immenses
sur une bouée flottante.

Balbuzard pêcheur
sous le soleil d'été
je te regarde.

Le murmure d'une sarcelle d'hiver
silence
le marais s'endort.